

## LE MAGICIEN ET SON VALET

### **Métamorphoses**

Contes Inédits

Luzel

*Tout ceci se passait du temps*

*Où les poules avaient des dents*

Il y avait une fois un cultivateur breton, nommé Mélar Dourduff, qui allait à une foire de la montagne de Bré, accompagné de son fils, âgé d'une quinzaine d'années et dont le nom était Efflam. Le bonhomme n'était pas riche et, comme il n'y avait plus d'argent à la maison, il allait vendre une vache à la foire. Il gourmandait son fils, le long de la route, et l'appelait paresseux et bon à rien. Le jeune homme répliquait, si bien que le père, furieux, finit par s'écrier : "Que le diable t'emporte! "

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il aperçut devant lui, sur le chemin, un seigneur inconnu monté sur un beau cheval noir.

- Pourquoi grondez-vous votre fils de la sorte ? demanda-t-il au père.

- C'est que, Monseigneur, répondit celui-ci, ce galopin là n'est bon à rien : il est fainéant, têtue comme un âne et ne fait que raisonner, ce qui me met souvent en colère.

- Confiez-le-moi comme valet, pendant un an, et je vous donnerai cent écus.

-je ne demande pas mieux; emmenez-le, tout de suite.

Et l'inconnu compta cent écus à Mélar Dourduff, fit monter Efflam en croupe derrière lui et dit au paysan :

- Retrouvez-vous ici, au bout d'un an et un jour, et je vous ramènerai votre fils ; mais, si vous n'êtes pas exact au rendezvous, vous ne le reverrez plus jamais.

Et il partit au galop, avec Efflam.

Le bonhomme ramena sa vache à la maison, heureux du marché qu'il venait de faire. Mais, laissons-le, quant à présent, pour suivre les deux autres.

Ils arrivèrent, vers le coucher du soleil, sous les murs d'un vieux château, au milieu d'un bois, et s'arrêtèrent devant une grande porte en fer. L'inconnu donna un coup de trompe, et aussitôt la porte s'ouvrit, et ils entrèrent. C'était la porte de l'Enfer. Il y avait là, dans une grande salle, une infinité de chaudières, sous lesquelles on entretenait un feu d'enfer. Et il en sortait des

cris étouffés et des gémissements à fendre l'âme. Le diable - car le seigneur était un diable - dit à Efflam : - Tu auras à entretenir le feu sous ces chaudières et quoique tu puisses entendre, ne te laisse pas émouvoir et surtout ne soulève le couvercle d'aucune chaudière, autrement j'arriverai aussitôt et te précipiterai dedans. Tu ne manqueras de rien ici et tu trouveras toujours dans la salle à manger une table bien servie. Pour moi, je vais repartir pour la chasse aux hommes, et tu ne me reverras qu'au bout d'un an et un jour. Si je suis content de toi, à mon retour, tu seras récompensé; mais, sinon... malheur à toi!

Et il partit là-dessus.

Efflam entretenait tous les jours le feu sous les chaudières, sourd aux plaintes et aux supplications qui en sortaient, et, une fois sa besogne terminée, il se promenait par le château et y voyait toutes sortes de choses qui l'étonnaient fort. Il découvrit aussi, dans un cabinet, des livres de magie et de sorcellerie, et comme il savait lire assez bien, il y apprit maints secrets.

La veille du jour où s'achevait son année de service chez le magicien, il se rendit chez son père. Il arriva à la porte vers minuit et frappa trois coups à la petite fenêtre qui donnait sur son lit : - Toc! toc! toc ? - Qui est là ? demanda le bonhomme en s'éveillant.

- C'est moi, votre fils Efflam, qui viens vous rappeler que demain finissent l'an et le jour, depuis que je vous ai quitté et qu'il faudra vous trouver bien exactement au lieu du rendez-vous que vous a assigné mon maître, ou vous ne me reverrez plus.

Le père Dourduff ne songeait plus à son fils et il aurait certainement manqué le rendez-vous, sans cet avertissement.

- Mon maître, reprit Efflam, vous emmènera avec lui à son château, pour y prendre votre fils. Il vous montrera trois portes de fer sur ce château et vous dira en désignant une des portes: - Entrez par là. Mais, ne l'écoutez pas et entrez par une des deux autres. Une fois dans la cour du château, vous y verrez toutes sortes de volailles, des poules, des coqs, des canards, des oies, des cygnes, des dindons, et il vous dira, en vous les montrant de la main : - Votre fils est parmi tout cela tâchez de le reconnaître si vous voulez l'avoir.

Au moment où vous entrerez dans la cour, un coq rouge battra des ailes et chantera trois fois. Remarquez bien ce coq, car ce sera moi, que mon maître, qui est un grand magicien, aura changé sous cette forme. Et maintenant, bonne nuit, car il faut que je m'en retourne, avant le jour, et n'oubliez pas !

- Pourquoi ne pas rester, puisque te voilà ? dit le vieillard.

- Parce que mon maître saurait bien me trouver, en quelque lieu que je me cache. Et surtout soyez exact au rendez-vous, demain, autrement, tout sera perdu.

- Je n'y manquerai pas, répondit le bonhomme.

Et Efflam partit.

Le père Dourduff trouvait fort extraordinaire tout ce qu'il venait d'entendre. Pourtant, le lendemain, il fut exact au rendez-vous. Il vit bientôt venir le magicien, toujours à cheval, et qui lui dit:

- Montez en croupe derrière moi, et je vais vous conduire auprès de votre fils.

Ils arrivent sous les murs du château et mettent pied à terre.

- Entrez par cette porte, dit le magicien à Mélar Dourduff, en lui désignant une des trois portes de fer.

Mais, le bonhomme passa par une autre porte, à côté. L'autre grogna, le regarda d'un air méfiant et ne dit rien, pourtant.

- Allons d'abord dîner, reprit le magicien.

Et il le conduisit à une vaste salle à manger, où un bon repas tout fumant était servi. Ils se mettent à table. Mélar Dourduff, sur la recommandation de son fils, mangea et but peu.

- Mangez donc et buvez hardiment un coup ; ne trouvez-vous pas ce vin-là bon ? lui dit le magicien.

- je le trouve excellent, mais je bois et mange peu, d'ordinaire ; excusez-moi, je vous prie, et faites moi voir, à présent, mon fils.

- Venez que je vous fasse voir d'abord ma basse-cour.

Et il le conduisit dans une vaste cour remplie de poules, de coqs, de canards, d'oies, de dindons, de cygnes et d'autres volatiles de toute sorte. Au moment où ils entraient dans la cour, un beau coq rouge avait battu des ailes et chanté trois fois, et le bonhomme l'avait bien remarqué. Ils visitèrent ensuite les écuries, où il y avait de beaux chevaux, et aussi des rosses.

- Choisissez un de mes animaux, celui que vous voudrez, un de ces beaux chevaux par exemple, dit le magicien au père d'Efflam.

- J'aime mieux, répondit celui-ci, une pièce de votre basse-cour.

-Voilà un singulier goût ! Je vous laisse libre, pourtant.

Et le vieillard, avisant le coq rouge qui avait chanté, à son entrée, dit:

- Voilà celui que je veux.

Et il prit le coq, qui se laissa faire.

- Mille malédictions sur toi ! s'écria le magicien, furieux ; il faut que tu aies été conseillé. Otez-vous, vite, de devant mes yeux, toi et ton coq; mais,... je vous rattraperai !

Et Mélar Dourduff partit, emportant le coq sous son bras. Dès qu'il eut franchi le seuil de la porte, le coq devint un homme, et le bonhomme reconnut son fils Efflam, mais grandi et devenu un fort beau garçon. Ils se mirent en route pour retourner chez eux.

Comme ils passaient devant un autre château, non loin de premier, et dans le même bois:

- Voilà, dit Efflam à son père, un endroit où vous pourriez me vendre bien cher. Des fenêtres du château que nous venons de quitter, je m'amusais souvent à regarder les danses et les jeux de toute sorte qui ont lieu là continuellement, car c'est un autre château de l'enfer, et l'on s'y amuse beaucoup. J'ai lu les livres du magicien, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est lui-même un diable, et j'y ai appris, entre autres secrets, à me changer en tel animal qu'il me plait. Je vais devenir un beau chien de chasse, je prendrai beaucoup de gibier, que vous irez offrir au maître du château, et l'on vous proposera de vous acheter votre chien. Vous en demanderez un boisseau d'argent, et vous l'obtiendrez. N'ayez souci de rien, par ailleurs, car je saurai faire en sorte qu'il n'arrive aucun mal ni à vous ni à moi, mais à la condition qu'en livrant le chien vous retiendrez son collier. Vous m'entendez bien ? Vous retiendrez le collier, tout en livrant le chien, autrement tout serait perdu.

- C'est entendu, répondit le bonhomme, je vendrai le chien et garderai le collier, rien de plus simple.

- C'est cela. Je resterai quelque temps dans ce château, et vous y resterez comme moi et serez bien nourri et bien traité et n'aurez rien autre chose à faire que me soigner. Je vous le répète, si le collier vous reste, tout ira bien et nous sortirons de là, quand nous voudrons ; mais, si vous lâchez le collier avec le chien, il nous en cuira, à moi d'abord et ensuite à vous. Ne l'oubliez donc pas, gardez le collier, quoi qu'il arrive.

- Je n'y manquerai certainement pas, répondit le vieillard.

Le bois qui entourait le château abondait en gibier de toute sorte. Efflam se change en un beau chien de chasse, prend des lièvres, des lapins et aussi des perdrix à discrétion. Pendant la chasse, le maître du château, attiré par les aboiements du chien, vient voir ce qui se passe. Il est émerveillé de la beauté, de l'adresse et de l'intelligence de l'animal et dit au vieux Dourduff;

- Quel bon chien vous avez là ! Voulez-vous me le vendre ? - Si vous m'en donnez assez d'argent, répond le bonhomme.

- Qu'en demandez-vous ?

- Un boisseau d'argent bien comble.

- C'est beaucoup, mais vous l'aurez.

- Je veux, en outre, garder le collier.

- Mais non, le collier se donne toujours avec le chien, comme la bride avec le cheval.
- Cela dépend des conditions ; pour moi, je tiens à garder le collier de mon chien, et je ne le donnerai pour rien au monde.
- je paie assez cher, il me semble, pour avoir le collier avec le chien.
- je garderai le collier, vous dis-je, ou rien ne sera fait.
- Eh ! bien, vieil entêté, gardez votre collier, et donnez-moi le chien et venez en recevoir le prix.
- Il y a autre chose.
- Quoi donc encore?
- Je veux rester quelque temps dans votre château, pour y soigner le chien, jusqu'à ce qu'il soit fait au régime de chez vous, et je serai traité comme les maîtres.
- Accordé. Suivez-moi, avec votre chien.

Au bout de huit jours, le bonhomme se dit fatigué de ce genre de vie et s'en retourna chez lui. Le lendemain, Efflam quitta aussi le château, sous forme de chien, et prit la route de la maison de son père. Mais le maître du château s'aperçut vite de sa disparition, et se mit à sa poursuite, avec une meute de chiens. Quand Efflam entend leurs aboiements derrière lui, apercevant un paysan occupé à couper de l'ajonc sur une lande, il court à lui et lui dit Donnez-moi, vite, vos habits, pour un moment, et je vous en récompenserai bien.

L'homme, étonné d'entendre parler ainsi un chien, jette à terre sa faucille et se dépouille de ses habits, par crainte.

Le chien devient un homme, qui revêt les habits, prend la faucille et se met à couper de l'ajonc tranquillement, après avoir dit au paysan: - Allez au bord de la route et feignez d'être un mendiant qui se meurt de faim. Tout à l'heure, vous verrez arriver un seigneur à cheval, précédé d'une meute de chiens, et il vous demandera si vous n'avez pas vu un chien passer seul et courant. Vous répondrez qu'il est passé, il y a moins d'une demi heure, et qu'il a suivi la route, tout droit.

Un moment après, arrive, en effet, le seigneur, au triple galop de son cheval, et accompagné d'une nombreuse meute qui fait un vacarme infernal.

- N'avez-vous pas vu un chien passer seul par ici ? demande-t-il au faux mendiant.

- Si fait, monseigneur, répond celui-ci, il est passé, il y a moins d'une demi-heure, et a continué tout droit par la route.

Et le seigneur et sa meute continuent leur poursuite. Alors, Efflam rend sa faucille et ses habits au paysan, auquel il donne une pièce d'or, puis il redevient chien et part à travers

champs, pour regagner la maison de son père. Il y arrive heureusement, dépistant le diable et sa meute infernale, et reprend aussitôt sa forme naturelle.

Quelque temps après, s'ennuyant à la maison, Efflam dit encore à son père.

- C'est demain grande foire, sur la montagne de Bré, mon père. je me métamorphoserai en un beau cheval et vous me conduirez à la foire. Il viendra pour me marchander un homme qui se dira un maquignon normand et qui ne sera autre chose que mon maître du premier château, lequel cherche à me rattraper, comme il nous l'avait dit. Si vous suivez de point en point mes instructions, nous le tromperons encore. Vous demanderez de votre cheval une barrique d'argent bien pleine et rendue dans votre maison. Il vous l'accordera, car l'argent ne lui coûte rien. Mais, en livrant le cheval, retenez encore la bride, comme vous avez retenu le collier du chien, autrement, vous ne me reverrez plus.

- je n'y manquerai pas, répondit le bonhomme.

Le lendemain matin donc, de bonne heure, Mélar Dourduff prit la route de Bré, monté sur un cheval superbe. Tout le monde l'admirait, sur la route, et quand il fut rendu en foire, il se forma un rassemblement autour de lui. Les marchands ne firent pas défaut, de Léon, de la Cornouaille, de Vannes, de Tréguier et de Goëlo ; mais le prix était si élevé que personne ne pouvait en approcher. Enfin, arriva aussi, vers le coucher du soleil, un marchand étranger, se disant normand, mais que personne ne connaissait, sauf le bonhomme Dourduff, mais qui sut aussitôt à qui il avait affaire. On tomba assez facilement d'accord sur le prix, une barrique d'argent. Mais, quand il s'agit de livrer la bête, comme Dourduff, s'apprêtait à lui enlever la bride :

- Que faites-vous donc-là ? lui demanda l'inconnu.

- J'ai bien vendu le cheval, répondit le bonhomme, mais non la bride; je garde ma bride.

- Mais, vieil imbécile, la bride suit toujours le cheval.

-je conserverai ma bride, vous dis-je, ou rien n'est fait.

- Eh! bien, rien n'est fait, alors, dit le marchand.

Et il tourna le dos, de mauvaise humeur, et s'apprêtait à quitter la foire. Mais, le peuple, excité par l'inconnu, qui payait largement à boire, se mit à huer le bonhomme, le traitant d'imbécile, de vieil idiot, si bien qu'il en perdit la tête et lâcha la bride avec le cheval.

Aussitôt, le magicien monte sur la bête et s'élève avec elle en l'air, à grande stupéfaction de tout le monde. Mélar Dourduff, voyant cela comprend toute l'étendue de sa faute et se met à pleurer.

- Pourquoi pleurez-vous, vieil imbécile ? lui demande-t-on vous avez eu une barrique d'argent de votre cheval ; que vous importe ce qu'il deviendra, à présent ?

-J'ai vendu mon fils ! criait-il ; le cheval c'était lui, mon fils le diable l'a emporté!...

Et il se lamentait et s'arrachait les cheveux. Mais, personne ne comprenait rien à ce qu'il disait, et l'on croyait qu'il était ivre et qu'il déraisonnait.

Voilà Efflam ramené dans l'enfer, sous la forme d'un cheval. Un domestique est chargé de le surveiller et de lui apporter de l'eau à l'écurie, avec défense expresse de le laisser jamais aller boire à la rivière. Pour toute nourriture, on lui jette un fagot d'épines au râtelier. La pauvre bête, à ce régime, maigrissait à vue d'oeil. Elle buvait beaucoup, si bien que l'homme chargé de lui fournir de l'eau à discrétion, s'ennuyant de l'aller puiser à la fontaine, qui était à quelque distance, trouva plus commode de conduire le cheval à la rivière voisine. L'animal se jette aussitôt à l'eau, se débarrasse de sa bride ainsi que de son cavalier et se change en anguille. Le valet s'en retourne vers son maître en pleurant et lui dit:

- Le cheval est parti !

- Où cela, imbécile ?

- Il est entré dans la rivière et s'est changé en anguille!

- Malédiction ! s'écria le magicien, je t'avais défendu de le laisser approcher de la rivière.

Et il court à la rivière, à l'endroit où le cheval est entré. Il se jette à l'eau, devient aussitôt brochet et se met à la recherche de l'anguille. Celle-ci, serrée de près, sort de l'eau, devient lièvre, et de courir! Le brochet devient, de son côté, chien de chasse et poursuit le lièvre. Ils traversent un bourg. Il y avait en ce moment une noce qui entrait à l'église et les curieux venus pour voir la noce de crier Tiens ! Tiens ! un lièvre poursuivi par un chien Le lièvre saute dans le cimetière et entre dans l'église. Le chien s'arrête à l'escalier du cimetière, le diable ne pouvant mettre le pied sur terre bénite.

Les deux fiancés étaient agenouillés aux balustres du chœur et le prêtre s'apprêtait à leur passer au doigt les anneaux de mariage, de pauvres anneaux d'argent qu'un enfant de chœur tenait sur un plat d'étain. Soudain, un des anneaux de change en une belle bague en or, avec une pierre précieuse au chaton. Le prêtre la passe au doigt de la nouvelle mariée. C'était le lièvre, ou plutôt Efflam Dourduff, qui s'était ainsi changé en anneau.

La noce sort de l'église. La nouvelle mariée, en arrivant à la maison, ôte son anneau du doigt et le serre dans son armoire.

Tout le monde est à table et l'on cause bruyamment et l'on plaisante et l'on rit, quand un ménétrier inconnu entre dans la salle et se met à jouer du violon. Il joue si bien, avec tant d'entrain et de gaieté, que tout le monde quitte la table et se met à danser. A la fin de la journée, on demande au ménétrier ce qu'il veut pour sa peine.

- Je ne demande rien autre chose, dit-il, que ce que j'ai perdu et qui se trouve ici.

- Qu'est-ce donc ? demande le nouveau marié, intrigué.

- Une belle bague en or avec une pierre précieuse au chaton.

- C'est peut-être la bague de ma femme, qui est venue on ne sait d'où ?

Et la nouvelle mariée va chercher la bague, dans sa chambre, et le ménétrier l'accompagne. Mais, au moment où elle prend la bague, celle-ci lui glisse entre les doigts, tombe à terre et roule et va se perdre dans un tas de blé qui se trouvait à proximité.

- Ah ! s'écrie-t-elle, la bague est tombée à terre et a roulé parmi le blé.

Et elle se met à la chercher, et comme elle ne la retrouve pas, le ménétrier se change en coq rouge et commence à avaler du blé, et il en avale, il en avale Il ne restait plus que trois ou quatre grains, quand un de ceux-ci se change en renard, qui se jette sur le coq et le croque net! Ainsi finit le combat, et Efflam l'emportait encore. Il revint alors chez son père, sous sa forme naturelle, et comme il était à présent assez riche, il se tint tranquille à la maison et se maria à la plus riche héritière du pays.

Conté par Fiacre Briand, maçon, de la commune de Cavan (Côtes-du-Nord), 1872.